

## SOUVENIRS D'ENFANCE

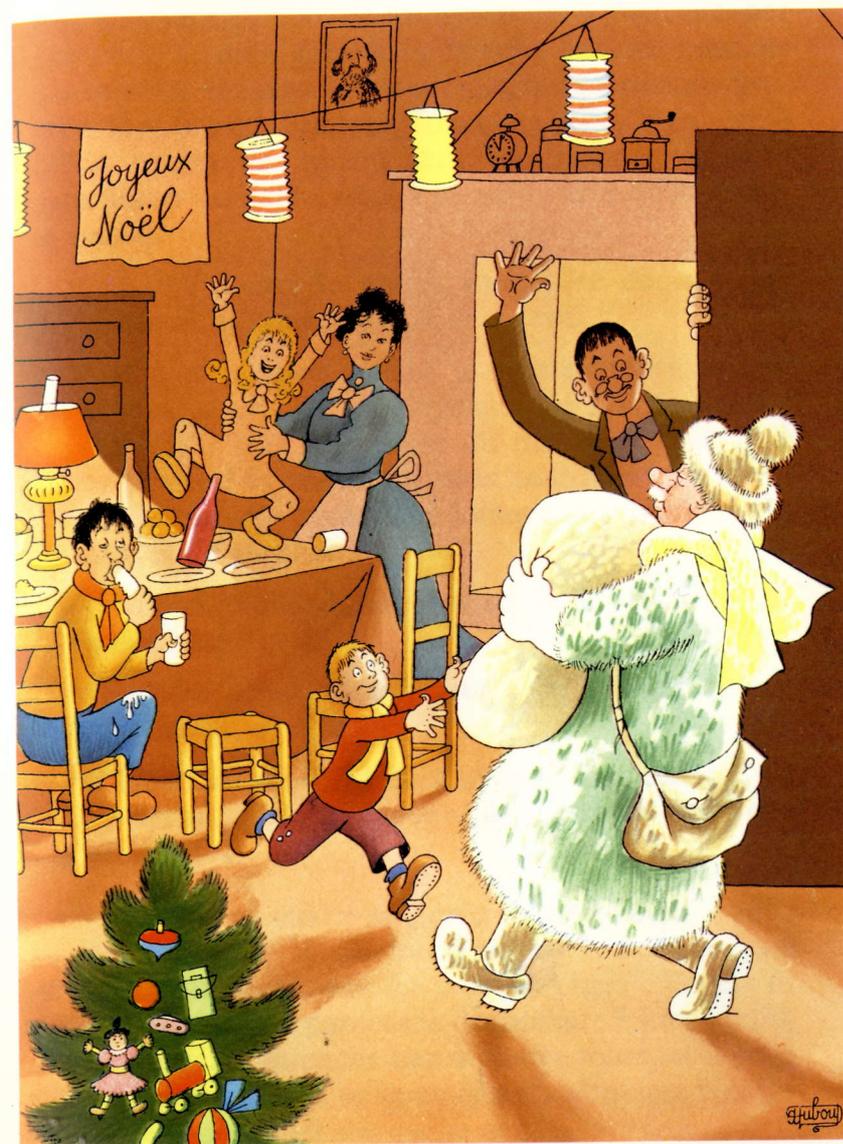
La première journée, celle de la Noël, ne fut pas une vraie journée de chasse : il fallut aider ma mère à mettre en ordre la maison, clouer des « bourrelets » aux fenêtres (qui soufflaient des musiques glacées) et ramener, de la pinède voisine, une grande récolte de bois mort. Cependant, malgré tant d'occupations, nous trouvâmes le temps de placer quelques pièges au pied des oliviers, dans la « baouco » gelée, mais constellée d'olives noires.

Lili avait réussi à conserver des aludes dans une petite caisse où elles se nourrissaient de papier buvard : servies au milieu des olives, elles séduisirent une douzaine de grives, qui tombèrent de branche en broche pour compléter le repas de Noël, qui eut lieu le soir même, car nous fîmes le grand souper « des treize desserts », devant un brasier pétillant.

Lili — notre invité d'honneur — observa tous mes gestes, et s'efforça d'imiter le gentleman qu'il croyait que j'étais.

Dans un coin de la salle à manger, un petit pin, devenu sapin pour la circonstance : à ses branches étaient suspendus une douzaine de pièges tout neufs, un couteau de chasse, un poudrier un train à ressort, du fil d'archal pour faire des collets, des sucres d'orge, un pistolet à bouchon, enfin toutes sortes de richesses. Lili ouvrait de grands yeux, et ne disait pas un mot : on l'aurait pris sous un chapeau.

Ce fut une soirée mémorable : je n'en avais jamais vécu d'aussi longue. Je me gavai de dattes, de fruits confits, et de crème fouettée; je fus si bien secondé par



## LE CHATEAU DE MA MERE

Lili que vers minuit, je constatai qu'il respirait par saccades, et qu'il gardait la bouche ouverte pendant des minutes entières. Par trois fois, ma mère nous proposa le sommeil. Par trois fois nous refusâmes, car il restait encore des raisins secs, que nous croquâmes sans plaisir véritable, mais à cause du luxe qu'ils représentaient.

Vers une heure du matin, mon père déclara que « ces enfants allaient éclater », et se leva.

Mais à ce moment même, je crus entendre au loin les cris de souris de la bicyclette de l'oncle Jules : cependant, il était une heure du matin, et il gelait à pierre fendre : sa venue me parut tout à fait improbable, et je croyais avoir rêvé lorsque ma mère tendit l'oreille, et dit surprise :

— Joseph, voilà Jules ! Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose ?

Mon père écouta à son tour : les crissements se rapprochaient.

— C'est lui, dit-il. Mais sois sans inquiétude : s'il était « arrivé quelque chose », il ne serait pas venu jusqu'ici.

Il se leva, et ouvrit la porte toute grande : nous distinguâmes la silhouette d'un ours énorme, qui débouclait les courroies du porte-bagages : l'oncle fit son entrée dans un pardessus de fourrure à longs poils, que complétait un cache-nez à quatre tours, et il posa un gros paquet sur la table en disant : « Joyeux Noël ! » tandis qu'il déroulait son cache-nez.

## SOUVENIRS D'ENFANCE

J'ouvris aussitôt le paquet : encore des jouets, encore des pièges, un gros sac de marrons glacés, et une bouteille de liqueur.

Mon père fronça le sourcil : puis il examina l'étiquette, qui brillait de plusieurs couleurs, et parut rasséré.

— Voilà, dit-il, une liqueur honnête ! C'est du vin, oui, mais du vin cuit : c'est-à-dire qu'en le faisant bouillir, on l'a débarrassé de son alcool !

Il nous en versa deux doigts à chacun, et la fête continua, tandis que ma mère emportait Paul endormi.

— Nous sommes heureux de votre venue, dit mon père, mais nous ne vous attendions pas... Vous avez donc abandonné Rose et le bébé ?

— Mon cher Joseph, dit l'oncle, je ne pouvais pas les conduire à la messe de minuit, à laquelle je n'ai jamais manqué d'assister depuis mon enfance. Et d'autre part, il n'eût pas été raisonnable de rentrer à la maison vers une heure du matin, en prenant le risque de les réveiller. J'ai donc choisi d'entendre la messe de Noël dans l'église de La Treille, et de monter célébrer avec vous la naissance du Sauveur !

Je trouvai qu'il avait eu une heureuse idée, car je déshabillais déjà les marrons glacés, sous les yeux de Lili qui n'en avait encore jamais vu.

— Cette messe, dit l'oncle, a été très belle. Il y avait une crèche immense, l'église était tapissée de romarins en fleur, et les enfants ont chanté d'admirables Noëls provençaux du quatorzième siècle. C'est pitié que

## LE CHATEAU DE MA MERE

vous n'y soyez pas venu !

— Je n'y serais allé qu'en curieux, dit mon père, et j'estime que les gens qui vont dans les églises pour le spectacle et la musique ne respectent pas la foi des autres.

— Voilà un joli sentiment, dit l'oncle. D'ailleurs, venu ou non, vous y étiez tout de même ce soir.

Et il se frotta les mains joyeusement.

— Et comment y étais-je ? demanda mon père sur un ton un peu ironique.

— Vous y étiez avec toute votre famille, parce que j'ai longuement prié pour vous !

A cette annonce imprévue, Joseph ne sut que répondre, mais ma mère fit un beau sourire d'amitié tandis que l'oncle se frottait les mains de plus en plus vite.

— Et quelle faveur avez-vous demandée au Tout-Puissant ? dit enfin Joseph.

— La plus belle de toutes : je l'ai supplié de ne pas vous priver plus longtemps de sa Présence, et de vous envoyer la Foi.

L'oncle avait parlé avec une grande ferveur, et ses yeux brillaient de tendresse.

Mon père, qui mastiquait avec un plaisir évident trois ou quatre marrons à la fois, prit un temps pour achever cette bouchée, l'avalala d'un coup de glotte, et dit d'une voix un peu voilée :

## SOUVENIRS D'ENFANCE

— Je ne crois pas, vous le savez, que le Créateur de l'Univers daigne s'occuper des microbes que nous sommes, mais votre prière est une belle et bonne preuve de l'amitié que vous nous portez, et je vous en remercie.

Alors, il se leva pour lui serrer la main. L'oncle se leva, lui aussi : ils se regardèrent en souriant, et l'oncle dit :

— Heureux Noël, mon cher Joseph !

Il lui saisit l'épaule dans sa grosse main, et l'embrassa sur les deux joues.

Les enfants ne connaissent guère la vraie amitié. Ils n'ont que des « copains » ou des complices, et changent d'amis en changeant d'école, ou de classe, ou même de banc. Ce soir-là, ce soir de Noël, je ressentis une émotion nouvelle : la flamme du feu tressaillit, et je vis s'envoler, dans la fumée légère, un oiseau bleu à tête d'or.

\*  
\* \*

Lorsqu'il fallut enfin aller dormir, je n'avais plus sommeil. C'était trop tard. Je comptais faire la conversation avec Lili, pour qui ma mère avait installé une paillasse dans ma chambre : mais il avait un peu « forcé » sur le vin cuit, que mon père connaissait mal, et s'endormit sans avoir eu la force de se déshabiller.

Étendu sur le dos, les mains sous la nuque, et les yeux grands ouverts dans la nuit, j'évoquais les images

## LE CHATEAU DE MA MERE

de ce beau réveillon, illuminé par la bonté de l'oncle Jules, lorsque je fus envahi par une grande inquiétude : je venais de penser à l'histoire du soldat Trinquette Edouard, que mon père avait un jour racontée à table.

Ce Trinquette, qui était le cousin de M. Besson, faisait en ce temps-là son service militaire à Tarascon. Le papa Trinquette, qui était veuf, adorait son fils unique, et s'inquiétait grandement de son sort. Or, il découvrit un jour, avec joie, que le colonel du régiment n'était rien d'autre que son meilleur ami d'enfance... Il sauta aussitôt sur sa plus belle plume, et lui écrivit une longue lettre, pour lui rappeler de touchants souvenirs, et lui recommander son fils, sujet d'élite, et seule consolation de ses vieux jours.

Le colonel — ami fidèle — fit sur-le-champ appeler Trinquette Edouard, pour l'assurer de sa bienveillance : mais l'adjudant de semaine vint lui apprendre — au garde-à-vous — que le sujet d'élite était parti depuis huit jours en permission extraordinaire pour assister aux obsèques de son vieux père, consoler sa mère éplorée, et régler de délicates questions d'héritage avec ses quatre frères et sœurs.

Le colonel fut tout près de périr d'apoplexie, et la maréchaussée se mit à la recherche du farceur.

Comme Tarascon est une petite ville, où les gens parlent volontiers, on le découvrit le soir même, à l'Hôtel des Trois-Empereurs, où il faisait le quatrième, car il vivait caché dans la chambre d'une servante rousse, qui le ravitaillait aux dépens de la cuisine. Les gendarmes surgirent au premier tiers d'un pâté de